

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°20 – mai/juin 2009

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2009

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

Voyage en un désert

Aux Amis de Dieu

Si le mot « voyage » est approprié à ce dont il s'agit, nous parlerons ici d'un voyage en un désert, qui est le désert de la « nue Dêité », selon le mot d'Henri Suso. Cependant, voyage ou non, il est d'abord question d'un désert, d'une solitude intérieure qui est *typique* de l'expérience spirituelle en Occident de que l'on appelle, un peu abusivement, la mystique rhénane. Abusivement, car cette expérience n'est pas mystique, au sens où l'on parle de la mystique chrétienne ; elle s'apparente plutôt à une expérience d'ordre initiatique. En effet, c'est la relation personnelle de l'homme à Dieu qui configure dans le christianisme l'expérience mystique, que cette relation s'effectue en direction de la sainte Trinité, comme dans la théologie mystique du christianisme oriental, ou vers la personne du Christ, dans le christianisme occidental. Or, dans ce qu'on appelle la mystique rhénane, l'expérience vise l'essence avant les Personnes, elle apparaît comme une mystique de l'« abîme divin ». Elle est un « apophatisme impersonnel de la divinité-néant, antérieure à la Trinité », d'après la très-exacte définition qu'en donne Vladimir Lovssky. Cette divinité-néant est la Dêité (*Gottheit*, selon Maître Eckhart).

La voie inaugurée par la mystique rhénane (de Maître Eckhart, Henri Suso, Jean Tauler, à Rulman Merswin et aux Amis de Dieu) et qui va s'épanouir durant les 13^e et 14^e siècles, principalement en Allemagne et en France (en Alsace), est une *métaphysique d'intériorité*, plutôt qu'une mystique. Dieu, pour les mystiques rhénans, n'est pas un Dieu qui se révèle, mais qui se cache, comme le dit Jean Tauler, et Il est inconnaissable : « Il est en toutes choses de façon cachée, il y est d'une façon plus profonde qu'aucune chose n'est en elle-même ; il est dans le fond de l'âme, caché à tous les sens [y compris donc les sens suprasensibles] et totalement inconnu dans le fond ». Par conséquent, on ne peut le confondre avec le *Deus revelatus* de la mystique chrétienne ; il est la *Deitas abscondita*. C'est ainsi que, considérant la Dêité « antérieure à la Trinité », notre voyage spirituel s'achève dans le « désert de Dieu ». Nous avons eu l'occasion d'évoquer Maître Eckhart, Henri Suso et naturellement Rulman

Merswin. C'est à Jean Tauler cette fois que nous allons nous référer pour deux motifs : d'abord parce son propos est aussi simple que sa doctrine passe pour être « haute et profonde », ensuite pour les liens qu'il a entretenus avec les Amis de Dieu (*cf.* ses 83 sermons « Aux amis de Dieu »¹), avec Rulman Merswin dont il fut le confesseur, et – bien que le fait reste controversé – avec l'Ami de Dieu de l'Oberland lui-même.

Jean Tauler, dominicain, comme Maître Eckhart et Henri Suso, est né vers l'an 1300 (1294 ?) à Strasbourg et il est mort le 15 juin 1361 dans cette même ville. Avec Rulman Merswin, il entra en relation étroite avec les Amis de Dieu de Strasbourg, et on raconte qu'il fut converti (1346) à la vie intérieure par un Ami de Dieu, ou par l'Ami de Dieu de l'Oberland en personne². Quoi qu'il en soit, c'est l'enseignement de Jean Tauler qui nous importe ici : « Oui plonge-toi, cache-toi dans le mystère de Dieu, bien loin de toute créature, de tout ce qui est étranger à l'être et en diffère. » Entendons que « toute créature » englobe les hommes, les anges, tout le monde *créé*, et nous aurons compris que le terme du « voyage » où nous entraîne Jean Tauler est *l'incrée*. Non seulement le monde supra-céleste auquel *Sophia*, la Sagesse divine donne l'accès au pèlerin mystique, lorsqu'il réunit son âme à la noble Vierge, comme dit Jacob Boehme, mais surtout « l'abîme divin » qui est « l'au-delà » de Dieu. Ayant compris cela, nous pouvons écouter Jean Tauler : « L'homme peut ensuite considérer la solitude de Dieu dans son isolement tranquille. Il y a là tant de calme, tant de secret. Il n'y a là rien que Dieu tout pur ; rien d'étranger n'y est jamais entré, ni créature, ni image, ni modalité. Cette solitude est sa divinité calme et solitaire ; il y introduit tous ceux qui sont susceptibles de recevoir le souffle de Dieu maintenant et dans l'éternité. Cette divinité solitaire, calme et déserte, porte ton fond libre et désert. Porte dans le désert de Dieu un fond maintenant envahi par la mauvaise végétation, mais vide de tout bien, plein

¹ Jean Tauler, *Aux « amis de Dieu »*, Les Éditions du Cerf, t. I, 1979, t. II, 1980.

² *Cf.* Rudolf Steiner, *Mystique et anthroposophie*, 1923 : « Une tradition nous apprend que c'est par un laïc illuminé, par un « Ami de Dieu du Pays d'en-Haut » (*Gottesfreund vom Oberland*) qu'il [Jean Tauler] a été amené à cet accomplissement. Il s'agit là d'une histoire mystérieuse. Au sujet de l'endroit où a vécu cet Ami de Dieu, il n'existe que des suppositions; quant à savoir qui il était, il n'en existe même pas. Cet Ami de Dieu semble avoir souvent entendu parler de la façon dont Tauler prêchait, et c'est à la suite de ces informations qu'il se serait décidé à aller voir Tauler qui était prédicateur à Strasbourg, d'aller le voir pour accomplir une mission auprès de lui. Les rapports entre Tauler et l'Ami de Dieu, puis l'influence de ce dernier sur le premier ont été consignés dans un texte qui a été ajouté aux plus anciennes éditions des sermons de Tauler sous le titre *Le livre du Maître*. »

d'animaux sauvages, à savoir tes sens et tes facultés abandonnées à leur vie brutale et animale.

Contemple ensuite les divines ténèbres qui, à cause de leur inexprimable éclat du plein soleil sont un éblouissement pour la faiblesse de l'œil. Car toute intelligence créée, de par sa nature, se comporte, vis-à-vis de cette clarté divine comme l'œil de l'hirondelle vis-à-vis du soleil éblouissant. Cet éclat doit nous rejeter dans notre ignorance, dans notre aveuglement, en tant que nous sommes créés et créatures. C'est là qu'il faut porter l'abîme de tes ténèbres à toi, qui étant privées de toute vraie lumière, manquent de toute lumière et acceptent que l'abîme des divines ténèbres soit connu de lui seul et inconnu à toute chose. L'abîme inconnu, innommé, béatifiant, excite plus l'amour et les ardeurs de l'âme que tout ce qu'on peut connaître de l'être divin dans l'éternité bienheureuse. »

Nous ne saurions mieux conclure qu'avec cette dernière phrase, que nous pouvons prendre comme viatique, tout au long de notre propre voyage vers l'intérieur et après que nous aurons fini en quelque sorte avec les créatures et les images, et si naturellement notre vocation en Dieu (les chemins sont multiples) doit s'accomplir « en un désert », au sein de cet « abîme inconnu », selon Jean Tauler, autrement dit si nous prétendons être nous-mêmes des Amis de Dieu, et des « captifs de Dieu », à l'imitation de ce maître *intérieur* de la tradition occidentale chrétienne, que demeure à travers les siècles

L'Ami de Dieu de l'Oberland.

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Avec le présent extrait du Précis de l'histoire de l'Église pendant le Moyen Age, de Charles Schmidt, paru en 1885 se poursuit la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et à l'Ami de Dieu de l'Oberland.

LES AMIS DE DIEU

Dans les misères qui ont accablé l'Allemagne vers le milieu du quatorzième siècle, quand l'interdit frappait les contrées dévouées à Louis de Bavière, et que des épidémies et des tremblements de terre

répandaient la terreur dans tout le pays, les mystiques ont exercé par leurs traités et par leurs prédications une action salutaire. Sous leur impulsion il se forma des associations libres d'amis de Dieu, composées de personnes de toutes les classes ; il y en eut notamment en Alsace, en Suisse, en Souabe ; des amis de Dieu isolés se rencontraient dans les villages, dans les châteaux, dans les couvents. De leur nombre étaient des religieuses telles qu'Adélaïde Langmann, Christine et Marguerite Ebner, dont on a recueilli des visions et des révélations. Tous ces amis de Dieu étaient en relation avec Tauler et Suso ; Ruysbrœk envoya un jour à ceux d'Alsace son traité des noces spirituelles. Des laïques, appartenant à ces groupes, ont écrit des livres pour ceux qui cherchaient la paix dans la piété mystique.

Rulmann Merswin, riche négociant de Strasbourg, qui a eu Tauler pour confesseur et qui a été un des disciples les plus fidèles du grand ami de Dieu de l'*Oberland*, a raconté, dans le langage un peu prolixe d'un homme peu lettré, l'histoire des quatre années de sa vie de commençant, années remplies de luttes et de mortifications, qui amenèrent une soumission absolue à la volonté de Dieu. Il a composé un traité pour exhorter ses contemporains à se ranger sous la bannière de Jésus-Christ, afin de combattre « les esprits libres » qui suivent celle de Lucifer. Un autre, sur les trois degrés de la vie spirituelle, est remarquable à cause d'un entretien fictif entre un prêtre et maître Eckhart ; le premier reproche au second de prêcher des choses trop subtiles pour être comprises des fidèles. Dans son livre des neuf rochers qui, à travers beaucoup de longueurs et de répétitions, révèle une certaine fantaisie poétique, Merswin décrit la corruption de tous les états de la société ecclésiastique et laïque, annonce des châtiments célestes, et explique comment les amis de Dieu parviennent seuls à gravir les neuf rochers, du sommet le plus élevé desquels il leur est donné de jeter un regard dans « l'origine ». Sur les conseils du grand ami de Dieu, Merswin fonda à Strasbourg la maison de Saint-Jean, pour servir de retraite à des laïques et à des prêtres ; il passa les dernières années de sa vie près de cet asile, et mourut en 1382.

Le grand ami de Dieu de l'*Oberland* est un personnage mystérieux, dont le nom, la patrie et la résidence sont encore controversés ; comme il est nommé surtout dans des documents strasbourgeois, et que pour Strasbourg l'*Oberland* ne peut avoir été que la Haute-Alsace ou plutôt encore la Suisse, c'est là sans doute qu'il faut chercher le lieu de séjour de cet homme énigmatique³.

³ Jadis j'ai cru pouvoir identifier l'ami de Dieu avec un Nicolas de Bâle, dont il est parlé dans quelques documents de la fin du quatorzième siècle et du

Mais quel qu'il ait été, il apparaît comme une individualité puissante et originale, remplie d'amour pour les hommes et cherchant à les ramener à Dieu, en leur enseignant le sacrifice de la volonté propre comme seul moyen de se procurer la paix et la liberté. Ne sachant rien de la théologie, mais connaissant l'Écriture, s'étant familiarisé par des voyages en divers pays avec les mœurs et les besoins du monde, jugeant librement les hommes et les choses, mais trop enclin à prendre pour des réalités les produits de son ardente imagination, ce laïque a écrit des traités allemands, qui en partie sont des contes édifiants et qui, malgré les défauts inévitables chez un homme sans culture savante, témoignent d'un réel talent de composition ; l'une ou l'autre de ces fictions romanesques, remplies de prodiges, a peut-être un fond historique qu'on réussira un jour à découvrir. Dans un livre qu'il envoya à Rulmann Merswin et dont l'autographe existe encore, il fait le récit de sa propre vie mystique et de celle de quatre de ses compagnons. Il habitait avec ceux-ci sur une Montagne, d'où il entretenait des relations avec les amis de Dieu des contrées voisines. Leurs croyances étaient celles de l'Église ; ils avaient des songes, des extases, des visions, comme les catholiques les plus orthodoxes ; et de même que les mystiques, ils ne cessaient de déclarer qu'ils n'avaient rien de commun avec les frères du libre esprit, avec lesquels on était toujours disposé à les confondre ; ils ne se réservaient qu'une certaine liberté pour les pratiques ascétiques et pour l'action des hommes. Dans les temps troublés où ils vivaient, ils pensaient que quiconque était incertain devait chercher un ami de Dieu, prêtre ou laïque, et se confier à sa direction. Le seul principe étrange qu'ils aient professé, est qu'il faut souffrir les tentations sans les combattre ; elles sont des grâces

commencement du quinzième siècle ; c'est une opinion qu'il faut abandonner et la biographie de l'ami de Dieu que j'ai mise en tête de mon édition de ses œuvres, *Nicolaus von Basel, Leben und ausgewählte Schriften*, Vienne, 1866, doit être complètement refaite. Les combinaisons de M. Jundt, dans son livre sur les Amis de Dieu sont également insoutenables, elles partent de l'erreur que j'avais commises moi-même et qui consiste à attacher aux romans de l'ami de Dieu trop d'importance comme récits historiques. L'hypothèse du P. Denifle n'est qu'un tour de force de critique négative ; elle supprime l'ami de Dieu, comme n'ayant été qu'une invention de « l'imposteur » Rulmann Merswin. *Die Dichtungen des Gottesfreundes ; die Dichtungen R. Merswins*, dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, T. 12 et 13, 1880, 1881. C'est la façon la plus simple de résoudre un problème qui vous gêne. On conserve à Strasbourg des autographes de Merswin et de l'ami de Dieu ; ils diffèrent par l'écriture et par le dialecte. Merswin se montre trop naïf dans ses traités personnels, pour qu'on puisse lui prêter la ruse d'avoir inventé un personnage fictif et forgé des lettres que celui-ci lui aurait adressées à lui-même. On ne me fera jamais accroire que l'ami de Dieu et Merswin n'ont pas été deux personnalités distinctes.

passives que Dieu envoie à ceux qu'il aime et qu'il fait alterner avec des joies surnaturelles. Pendant le schisme, après un voyage que le grand ami de Dieu avait fait à Rome auprès de Grégoire XI, lui et douze frères se réunirent dans une forêt pour s'entretenir de l'état du monde et de l'église ; le désordre universel leur parut si effrayant, qu'ils s'attendaient à voir éclater la colère divine ; ils eurent tous ensemble une même vision ; ce fait n'a rien qui doive surprendre ; on sait qu'il suffit qu'un homme exalté croie voir ou entendre quelque chose, pour que d'autres, également exaltés, la voient et l'entendent aussi. En 1380 ils tirent une seconde réunion au même endroit ; depuis ce moment on perd leurs traces. Les traités de l'ami de Dieu de l'*Oberland* continuèrent de servir à l'édification ; on les lisait surtout dans les couvents de femmes.

Charles Schmidt, *Précis de l'histoire de l'Église pendant le Moyen Âge*, 1885.

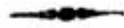


Maître alsacien, *Le Christ et saint Jean avec donatrice*, vers 1440.

« La part que réserve à l'Ami de Dieu la spiritualité ascétique et contemplative est facile à expliquer : le principal commentateur de l'amitié divine est Jean ; or Jean, de Patmos également pour les hommes du Moyen Âge, est le patron des mystiques, vénéré comme tel aussi bien par les chevaliers de l'Hôpital, justement de Saint-Jean de Jérusalem, que par les moniales de l'époque. Le Musée

alsacien de l'Œuvre Notre-Dame abrite le magnifique ensemble appelé : *Christ et saint Jean*, qui provient du couvent des Catherinettes de Colmar et qui date des années 30 du XV^e siècle : le Christ enlace Jean qui, les yeux fermés, goûte le profond apaisement de la contemplation mystique. Le terme : Ami de Dieu était déjà fréquemment utilisé pour désigner les apôtres, les évangélistes, les saints, et les âmes pieuses : aussi bien dans la Chanson de Roland que chez la correspondante de Hildegarde de Bingen, Élisabeth de Schönau. Tout au long du XIII^e siècle, dans le Saint Empire, nous assistons à l'augmentation de la fréquence du terme, au sein notamment de la mystique féminine : chez Mechtilde de Magdebourg, il désigne souvent l'âme pieuse qui cherche Dieu et qui trouve Dieu. »

Bernard Gorceix, *Amis de Dieu en Allemagne au siècle de Maître Eckhart*, 1984.



INSTITUTIONS DE FRÈRE JEAN TAULER

CHAPITRE XXXVII

Combien les amis secrets de Dieu sont utiles dans ce monde ; les moyens de les reconnaître.

Tous ceux qui sont devenus tels que je viens de dire, quoique cachés et inconnus au monde, sont les véritables amis de Dieu, qui par la ferveur de leurs prières appuient et soutiennent la religion chrétienne. Ils sont touchés d'une si grande compassion envers tous les pécheurs, qu'ils seraient tout prêts à endurer la mort pour eux, s'ils pouvaient, par ce moyen, les ramener à Dieu. Et pour quel sujet croyez-vous que ce juste juge tolère si longtemps les pécheurs, et n'en tire pas vengeance sur-le-champ, si ce n'est que ces personnes saintes étant toujours attachées en esprit aux plaies du Sauveur, y puisent une grâce abondante qui, leur servant pour remonter à Dieu, elles le fléchissent à l'égard des pécheurs ? Or comme la grâce les fait prier et les rend obéissants en tout aux ordres de Dieu, elles l'obligent aussi, pour ainsi dire, à leur tour, de les exaucer et de condescendre à leur volonté. Et parce que dans l'Ancien-Testament, sous la rigueur de la loi, la grâce ne découlait pas avec une si grande abondance des plaies de Jésus-Christ que dans la loi nouvelle, la vengeance divine ne manquait point de poursuivre les

criminels immédiatement après leur crime ; mais maintenant, dans la nouvelle alliance, il coule un ruisseau parfait de la grâce de Jésus-Christ, qui, arrosant tous les cœurs purs, et les obligeant par amour de s'attacher à leur Créateur, engage Dieu réciproquement à faire la même chose à l'égard de la créature.

Ô que si quelqu'un était éclairé d'une assez grande sagesse pour pouvoir connaître ces hommes parfaits dont nous parlons, ces secrets amis de Dieu, et entrer dans leur familiarité, ils ne manqueraient pas d'accomplir aussitôt tout ce qu'ils souhaiteraient de lui, et même tout ce qu'ils lui commanderaient ; en quoi certes il ferait très sagement, puisqu'ils obtiennent sans peine tout ce qu'ils demandent à Dieu ! Mais il n'y a que ceux qui leur ressemblent qui les puissent bien connaître, parce que leur sainteté est comme un or caché dans le sein de la terre qui ne paraît point, et que ceux dont le cœur est accablé du poids des choses de ce monde ne sauraient découvrir. Tous leurs trésors sont renfermés dans le fond de leur âme, les plus charnels ne les sauraient apercevoir. Leur sainteté est au-dessus des fantômes et des images ; c'est pourquoi ils sont inconnaissables à ceux qui ne voient les choses que par ces sortes d'images. Ils ont pris dans les plaies de Jésus-Christ tout ce qu'ils possèdent, et ceux qui n'ont pas puisé dans les mêmes sources ne peuvent pas comprendre leur vie ; ils conservent tout ce qu'ils ont dans un certain repos paisible et tranquille, sans qu'il sorte de leur bouche une seule parole d'emportement, d'où il arrive que ceux qui sont travaillés d'inquiétudes et de pensées impures ne les connaissent point ; ils ne sont attachés à aucune dévotion, ni à aucune pratique trop particulière ; c'est pourquoi ils sont inconnus à ceux qui se plaisent à ces particularités : et c'est ce qui fait que ces personnes qui sont très pieuses selon la vérité, passent pour méprisables aux yeux du monde, parce qu'on ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît point. Enfin leurs exercices sont au-dessus de toutes sortes de discours, et ceux qui veulent juger de leur vie par leurs paroles se trompent souvent. Il n'appartient qu'à une grande sagesse de pénétrer ces personnes, et cette vertu ne s'apprend point dans les collèges de Paris, mais dans la passion du Sauveur, où tous ceux qui font réflexion se rendent savans [sic] dans la sagesse divine.

Mais quoique ces amis de Dieu soient inconnus et méprisables au monde, ils ne laissent pourtant pas de connaître, de savoir les vices qui le dominent et le jugement effroyable dont il est menacé s'il ne sort de ses désordres, et c'est là le sujet de leur plus sensible compassion ; c'est ce qui les tourmente le plus, c'est leur affliction et la croix la plus fâcheuse ; surtout, ils ne s'arrêtent et ne pensent qu'à un certain moment qui est toujours présent, sans s'inquiéter

par des soins immodérés pour le passé ni pour l'avenir ; mais ils adorent Dieu dans les moindres choses comme dans les plus grandes. Enfin, ils n'agissent point comme étant assujettis au joug de la loi ; car ce que les autres font à regret, comme y étant forcés par l'obéissance qu'ils doivent à l'Église sainte, ceux-ci l'exécutent par un sentiment d'amour et par une résignation volontaire, avec beaucoup plus d'humilité et d'abaissement ; mais c'est à quoi on n'arrive guère qu'après avoir consumé toutes ses forces, parce que le long exercice de la mortification atténue le corps et le dessèche jusque dans la moelle des os.

Ceux donc qui arrivent à cet état de langueur observent les coutumes et les pratiques de l'Église, plus ou moins à proportion de leurs forces. Toute leur action consiste dans l'assujettissement, et ils ne font autre chose que de conserver leur volonté libre, dégagée et tout appliquée à observer ce que Dieu demande d'eux. Ils entrent de vrai en société avec les autres hommes ; mais c'est sans en graver l'image dans leur esprit pour s'occuper d'elle. Ils les aiment, mais sans avoir pour eux d'attachement ni d'affection. Ils compatissent à leur misère, mais sans s'abandonner eux-mêmes au chagrin ni à l'inquiétude. Ils se confessent des défauts qu'ils remarquent dans leur charité, et cette confession est bien plus noble que celle qu'on fait des fautes ordinaires. Pendant qu'ils prient, ils tiennent tous leurs sens dans le recueillement : car « Dieu est esprit » et ils prennent bien garde de ne point mettre de séparation entre eux et lui, en se cherchant eux-mêmes en quelque chose que ce puisse être. Alors une certaine lumière se répandant dans la partie supérieure de leur âme, leur fait connaître que Dieu leur tient lieu d'essence, de vie et d'action, et qu'ils ne sont rien autre chose que ses adorateurs. Ils mangent, ils boivent et dorment extérieurement ; mais leur esprit ne s'occupe point à ces actions animales, et leur sommeil, leur boire et leur manger se rapportent à la gloire de Dieu, qui est leur fin, en cela aussi bien qu'en toute autre chose. Ils ne pratiquent pas beaucoup d'exercices extérieurs, et parlent très peu, et tout ce qu'ils font, ils le font dans une grande simplicité ; ils gardent l'honnêteté dans la conversation, et on peut dire que tout ce qu'ils font vient d'eux sans eux. Leurs sens sont exempts de troubles. Ils ne vivent pas tous d'une même manière, mais leur conduite est différente suivant la diversité des circonstances et des événements [*sic*] ; le fond de leur âme, leur intérieur et le centre de leur esprit, pour ainsi dire demeure pourtant toujours le même. Lorsqu'ils s'arrêtent à eux-mêmes ils y trouvent des opinions incertaines et des pensées douteuses ; mais sitôt qu'ils retournent à Dieu, tous leurs doutes s'évanouissent, parce que dès lors ils connaissent avec certitude la vérité même, et ne s'attribuent la propriété d'aucune chose. Mais

c'en est assez dit ; aussi bien ce n'est pas par la multiplicité des paroles qu'on arrive à cet état, mais par une vie sincère, une humilité profonde et une ardente charité.

Enfin, comme ils n'ont rien qui les empêche de se recueillir en Dieu à toute heure, ils conservent aussi toujours une union libre et entière avec Dieu par leur amour, et ils regardent toujours vers lui, en quoi il y en a plusieurs qui se perdent misérablement, en s'occupant à des objets frivoles et inutiles, et en se causant une perte qu'ils ne peuvent jamais réparer. En effet, celui qui vient à se relâcher de cette application amoureuse et de cet attachement à Dieu, fait une perte plus considérable dans les biens spirituels durant une heure seulement, que s'il perdait l'empire de tout le monde. Bien d'avantage, quand quelqu'un posséderait toute l'Écriture sainte, et qu'en l'enseignant aux autres il les conduirait à la vie éternelle, quand il soulagerait l'indigence de tous les hommes, tout cela lui servirait à fort peu de chose s'il se séparait de Dieu, et s'il demeurait le maître et le propriétaire de lui-même, et était ainsi empêché de recourir à Dieu, de se résigner à lui et de se consacrer à son honneur, puisque toute l'Écriture sainte ne nous a point été donnée à d'autre intention, que de nous apprendre à être et demeurer toujours le sacrifice intérieur et vivant que Dieu veut de nous.



EXTRAITS

D'un Livre qui contient la doctrine des Ismaélis, faisant suite à la Notice sur les Nosairis et les Ismaélis⁴.

Par M. ROUSSEAU, Consul général de France à Alep.

AVERTISSEMENT

L'ouvrage dont je vais essayer de traduire les endroits les plus propres à faire connaître la doctrine des Ismaélis⁵, m'a été adressé

⁴ [Cf. *Mémoire sur les Ismaélis et les Nosairis de Syrie*, adressé à M. Sylvestre de Sacy par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, *Cahiers d'Orient et d'Occident*, numéros 11 & 12].

⁵ Ceux qui auront lu attentivement ma Notice sur les Ismaélis, concevront

par un voyageur qui, au moment où j'écris, se trouve à Damas, et que j'avais chargé de me le procurer ; il est écrit en langue arabe, d'un caractère presque indéchiffrable, et fourmille de fautes d'orthographe. Le plus souvent il n'offre qu'un amas informe de conceptions bizarres, énoncées dans un langage inintelligible, et qui se trouve en contradiction entre elles et avec la tradition orale des partisans de cette secte⁶ ; enfin, toutes sont noyées dans une foule de préceptes empruntés de la morale, ainsi qu'on peut le reconnaître par plusieurs passages défigurés du Coran qui y sont insérés. Ce traité offre, en outre, quelques hymnes, des *khotba* ou sermons, des oraisons particulières en forme de litanies, et diverses instructions relatives à certaines coutumes et cérémonie légales.

[...]

Ce manuscrit, ainsi que l'indique une petite apostille placée au recto du premier feuillet, est un de ceux qui parurent au jour après le pillage de Méziade, événement qui a beaucoup contribué à divulguer la croyance des Ismaélis, jusqu'alors fort peu connue. D'après l'examen soigneux que j'en ai fait, je présume qu'il a pour auteur un des scheïkhs ou illuminés les plus renommés de cette secte, qui se vante de posséder un grand nombre de prophètes et d'hommes éclairés des rayons de la grâce divine.

Je terminerai cet avertissement en observant que l'ouvrage ne porte aucun titre caractéristique, et qu'on ne doit le considérer que comme une compilation indigeste des principaux livres des Ismaélis, à la tête desquels il faut placer un certain traité dogmatique, nommé *Fad*⁷, et attribué au Scheïkh *Raschid-eddin*, déjà cité dans ma Notice sur les Ismaélis, et dont il est fait mention dès le commencement du premier chapitre de l'ouvrage présentement extrait. Enfin, j'avertis que j'ai trouvé sur le verso d'un feuillet blanc une note dont voici la traduction :

facilement que cette doctrine, à quelques modification près, est la même que celle des *Nosairis*, qui, bien qu'ennemis naturels de ces Ismaélis, leur ressemblent beaucoup sous le rapport de l'idiome, du costume, et, je puis dire, des habitudes sociales.

⁶ La plus apparente de ces contradictions consiste en ce que le livre dont il s'agit admet le paradis et l'enfer, tandis que les Ismaélis et les Nosairis, ainsi qu'on a pu le remarquer, nient l'existence des récompenses et des peines futures, bornant toutes leurs espérances et leurs craintes aux limites de la vie présente. Mais chez ces deux nations, comme dans toutes celles où règnent l'ignorance et la superstition, il y a deux religions : l'une occulte et mystérieuse, connue des seuls ministres du culte ; l'autre vulgaire et destinée au commun du peuple, toujours crédule, et dont la soumission dépend le plus souvent de la vénération qu'on lui inspire pour certaines choses cachées que sa faible raison n'oserait sonder.

⁷ Ce mot signifie en arabe *exposition, démonstration, ou commentaire*.

« Livre du scheïkh *Ibrahim*, écrit par *Hadji-Ali* (que la grâce de Dieu soit avec lui !), et collationné par *Ali*, fils de *Hoseïn*, au mois de djémad premier, de l'année 1220.

O mon Dieu ! fais miséricorde à toutes les créatures ! »

CHAPITRE PREMIER

Théologie mystique

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

SECTION ... du Livre de *Mousa Raschid-eddin* (salut lui soit rendu): c'est le meilleur de tous les écrits. – Ma crainte et mon espérance sont en Dieu. Il n'y a point d'autre Dieu que lui ; il est haut, il est puissant. – Vous qui m'accompagnez, écoutez-moi : J'ai disparu à vos yeux par deux absences, relatives, l'une à ma volonté de conserver, l'autre à celle de produire. Je me suis déroché à votre connaissance ; la terre a frémi soudain, les cieus se sont ébranlés ; on les a entendus s'écrier d'une voix commune : « Fais nous miséricorde, ô créateur de tous les êtres ; » et je me suis rendu visible sous la forme d'*Adam*. *Hawa* (Ève) était pour lors le but de sa mission... Je me suis rapproché des croyants, dont le cœur brûlait d'amour pour moi : je les ai entourés de ma grâce ; j'ai jeté sur eux un regard de commisération. Cependant le règne d'*Adam* a passé ; sa mission s'est accomplie. Ma miséricorde l'avait consacré parmi les peuples. – J'ai apparu ensuite dans la personne de *Noub* (Noé), et les créatures ont péri sous les eaux pour m'avoir renié : ceux qui croyaient en moi ont été sauvés. – Puis ma puissance a éclaté, au temps d'*Ibrahim* (Abraham), sous les emblèmes des planètes, de la lune et du soleil... Et j'ai percé le navire ; j'ai mis à mort l'adolescent ; j'ai relevé la muraille (celle de la mission)...⁸ :

⁸ Ce passage a besoin d'être expliqué : il est question du fameux *Khezr* ou *Khidbr*, que presque toutes les sectes de l'Orient mettent, au nombre de leurs prophètes, le faisant vivre éternellement. Voici la fable dont il est l'objet, telle qu'elle se trouve dans le Coran et dans les commentateurs de ce livre :

Moïse faisait un jour parade de sa sagesse auprès des Israélites, et s'efforçait de leur persuader qu'il étoit le plus éclairé de tous les hommes. Sa présomption irritait le Tout-Puissant, qui lui parla ainsi : « L'amour propre et la vanité t'égareront, ô Moïse, et te font perdre les droits que tu as à mon indulgence ; tu es encore bien éloigné de la perfection où tu te crois parvenu. Apprends qu'il existe dans le monde un mortel comme toi, que je chéris beaucoup, et qui te surpasse infiniment par l'étendue de ses connaissances et de sa piété; il s'appelle *Khezr*. Tu peux aller au bord de la mer pour apprendre de lui bien des choses que tu ignores encore. »

Moïse, honteux de cette réprimande, n'osa rien répliquer aux paroles de

l'Éternel. Il s'achemina sans hésiter vers le lieu qui lui avait été indiqué, et y rencontra effectivement le personnage qu'il cherchait ; il le salua civilement, et lui demanda la permission de demeurer quelque temps avec lui. « Je le veux bien, dit *Khezr*, mais c'est sous la condition que vous ne m'interrogerez ni ne me reprendrez sur rien de ce que vous me verrez faire, soit bien, soit mal. » Moïse lui ayant promis la discrétion, les deux voyageurs se mirent aussitôt en marche. Ils arrivèrent sur le territoire d'*Antioche* ; une rivière se présenta, sur leur chemin : il fallait la passer en bateau. Ils s'embarquèrent dans une très-jolie nacelle. Pendant la traversée, *Khezr* fait un grand trou au fond de cette nacelle, et le bouche ensuite pour arrêter l'eau qui commençait à entrer avec impétuosité. Moïse oublie la promesse qu'il avait faite de garder le silence, et témoigne à son compagnon la surprise où le jette une action si étrange, qui d'ailleurs ne lui, laissait rien entrevoir de raisonnable. *Khezr* murmura un peu de son impatience, et lui signe de se taire. Arrivés sur l'autre bord, ils entrent dans un village et demandent l'hospitalité au premier habitant qui se présente à eux ; ils en sont mal accueillis ; mais malgré la brutale incivilité du paysan, *Khezr*, doué de la puissance prophétique, relève une des murailles de la maison qui s'était écroulée. « Vous êtes bien bizarre dans vos procédés, s'écria Moïse ; cet homme vous chasse de chez lui, il vous insulte, et vous prenez soin que sa muraille ne tombe point. – Rappelez-vous, lui répliqua *Khezr* d'un ton fâché la parole que vous m'avez donnée de ne point me gêner dans mes actions, et cessez de m'accabler de vos sottises remontrances ; autrement il faudra que je vous dise adieu. » Un moment après, en traversant les rues du village, ils rencontrèrent une troupe d'enfants qui jouaient aux osselets ; *Khezr* se saisit tout à coup du plus jeune, l'étend par terre et lui coupe la gorge. Cette action barbare, dont l'atrocité était encore accrue par le sang-froid avec lequel elle avait été commise, révolta tellement Moïse, que peu s'en fallut qu'il n'en tirât lui-même vengeance ; il se contraignit cependant, mais non sans reprocher amèrement à son compagnon la cruauté qu'il avait eue d'assassiner un innocent.

« Pour le coup, dit *Khezr*, nous devons nous séparer, mon ami ; car je vois qu'il vous est impossible de garder le silence sur des choses que vous ne pouvez comprendre. Mais avant de vous quitter, je veux vous expliquer tout ce que vous m'avez vu faire depuis que nous sommes ensemble. J'ai percé d'abord, le bateau où nous nous sommes embarqués, afin de le rendre défectueux et de le soustraire par-là de l'avidité du chef du lieu, qui avait résolu de le prendre à celui à qui il appartenait. Lorsque ensuite je me suis empressé de relever la muraille abattue du villageois qui nous traita d'une manière si rebutante, c'était pour empêcher qu'un trésor, caché sous les fondements, ne devînt la proie de ce méchant homme, la divine providence en ayant réservé la possession à ses enfants, qui doivent le découvrir après sa mort. Quant à l'enfant que je viens d'égorger sous vos yeux, continua *Khezr*, il faut que vous sachiez que s'il eût vécu plus long-temps, sa mauvaise conduite et ses attentats l'auraient rendu immanquablement le fléau de ses concitoyens, et auraient attiré sur sa famille toutes sortes de malheurs et d'infamies ; c'est pourquoi Dieu s'est servi de moi, comme d'un simple instrument, afin de détruire ce germe d'iniquité, dont le développement devait être accompagné de tant de crimes. » En achevant ces mots, le merveilleux *Khezr* s'élança dans les airs et disparut aux yeux de Moïse, qui demeura tout interdit et frappé d'étonnement.

Cette note historique fait assez connaître que les Ismaélis mettent *Khezr*

quiconque s'est conformé à ma loi a éprouvé mes bénédictions. – J'ai parlé à *Mousa* (Moïse) dans un langage clair et intelligible, parce que sa raison était bornée, et que moi je connais tout ce qui est caché... J'ai été la porte (introduceur) de *Haroun* (Aaron), le requérant. – Après quoi je me suis manifesté dans la personne du *Mésih* (Messie), et j'ai effacé de ma main bienfaisante les péchés de mes enfants. Mon premier disciple était *Youhanna Almemdan* (Jean-Baptiste), et en apparence j'étais *Schémoun*⁹ (Siméon). – Puis je me suis incarné dans *Ali*, le maître du temps, et j'ai couvert ma face de *Mohammed* comme d'un rideau propre à tempérer son éclat, tandis que *Selman*¹⁰ publiait les merveilles de ma sagesse. – Puis *Aboul'derr*¹¹, le véridique, s'est élevé au milieu des enfants de la mission ancienne, et sa présence a constaté le jour de la résurrection. – Mais la foi ne s'est complétée et affermie en vous que lorsque je suis descendu ici bas sous la figure de *Raschid-eddin*¹²... Les uns m'ont reconnu pour que je suis ; les autres m'ont

au nombre des prophètes qu'ils ont *défiés*. [Rousseau].

Cette expression, *la muraille*, est fréquemment employée dans les livres des *Baténis* et des *Druzes*, d'une manière allégorique et signifie le secret sous lequel la doctrine de ces sectes doit être cachée, jusqu'au temps de la manifestation de l'imam, et du triomphe de sa religion. Alors, le *trésor sera tiré de dessous la muraille* et paraîtra au grand jour.

La *mission* (en arabe *dawèh*) est le mot consacré pour signifier la doctrine de la vraie religion. [Sylvestre de Sacy].

⁹ C'est probablement le même Siméon qui reçut Jésus-Christ entre ses bras, lorsque la Sainte-Vierge le présenta au temple. Les musulmans, qui le mettent au nombre de leurs prophètes, et le font descendre d'*Aaron* par la branche de *Jérémie*, lui donnent le surnom de *Sadik* ou véridique, parce qu'il rendit témoignage de la venue du Messie. – Peut-être aussi est-il question de saint Siméon Stélite, qui s'était établi sur la plus haute montagne de Syrie et que sa vie austère et sa longue pénitence ont fait regarder, par les sectes étrangères, comme un homme aimé de Dieu et ayant le don des miracles. La colonne sur laquelle il avait établi sa cabane, a donné lieu à plusieurs histoires fabuleuses que les Orientaux débitent sur son compte. [Rousseau].

Je n'ai point voulu supprimer cette note de M. Rousseau ; mais la comparaison de ce passage avec plusieurs textes des livres de *Druzes*, ne laisse aucun doute qu'il ne faille entendre ici, sous le nom de *Schémoun*, Simon-Pierre, auquel les mêmes livres donnent le surnom de *Sapha*, altération de *Cépha*. [Sylvestre de Sacy].

¹⁰ *Selman* ou *Suleïman* est le même dont il a été parlé dans la Notice sur les *Ismaélis*.

¹¹ Ou *Abou'ldorr*, un des *Séhaba* ou compagnons de Mahomet. Son extrême piété et la véracité de ses paroles le firent surnommer *Sadek-elkawil* (sincère dans ses propos).

¹² Voyez ce qui a déjà été cité de ce personnage, ci-devant, et dans le Mémoire sur les *Nosâiris* et les *Ismaélis*.

Tout ce qui a été dit de la manifestation de la divinité ou de l'Imam du

renié. – La vérité éclate et s'imprime partout ; les justes fournissent leur carrière, annoncés et promis dans tous les siècles. – Je suis le maître de l'univers ; dès les temps antérieurs, je n'ai point quitté mon habitation... Je suis celui qui est présent et qui voit tout ; la miséricorde a été en moi dès le commencement : elle y demeurera jusqu'à la fin. – Que la transmutation des formes extérieures et, accidentelles ne séduise point votre raison, et ne vous fasse jamais dire : *Un tel a passé, un tel est venu...* Je vous exhorte à identifier toutes les formes, et à les envisager sous le même point de vue.

La cause féconde et libérale ne saurait occuper toujours les mêmes limites dans le cercle de l'existence. Ne contrevenez jamais aux ordres de ceux qui sont désignés pour vous gouverner ; de quelque pays qu'ils puissent être, Arabes, Persans, Turcs ou Grecs, vous devez leur vouer obéissance et soumission. – Je suis l'administrateur suprême du monde ; en moi résident le *commandement* et la *volonté*¹³. Celui qui m'a intérieurement connu, a atteint la vérité. La connaissance qu'on a de moi ne saurait être parfaite, à moins que je-ne puisse dire : Mon serviteur s'est attaché à moi, et m'a apprécié. – Oui, je jure par la sagesse éternelle, de vous rendre immortels comme moi, riches, à l'abri de la pauvreté, dignes de tous les honneurs, et incapables d'être humiliés. – Sortez de votre assoupissement, et profitez de mes leçons : je suis celui qui est, et vous existez par moi. Je réside près de vous, et je ne m'absente pas ; si je vous châtie, c'est par ma justice ; si je vous pardonne, c'est par ma clémence... Je suis le père des miséricordes. – Grâces soient rendues au créateur de l'univers ! que ses bénédictions se répandent sur notre seigneur Mohammed, sur sa sainte famille et sur son peuple chéri ! Puissent les effets de sa miséricorde se faire sentir à son vicaire et aux défenseurs de notre foi¹⁴... Honorons ceux qui s'acquittent dignement des actions de

temps d'Adam, Noé, Abrabam, Moïse, Jésus et Ali, est conforme à l'ancienne doctrine des Ismaélis. Mais ce qu'on lit ici d'une dernière incarnation ou manifestation en la personne de *Raschid-eddin* est certainement une invention de ce personnage qui aura voulu profiter de l'attente où ont toujours été les diverses sectes d'Ismaélis, d'une dernière manifestation de l'imam, ou de la divinité même, pour leur faire accroire que c'était lui qui était l'objet de leur attente, et qui devait faire triompher leur religion. Il ne serait pas impossible que ce Raschid-eddin fût le fameux *Sinan*, fondateur de la puissance des Ismaélis, ou Assassins de Syrie, mort en 588 de l'hégire. Sinan était surnommé *Raschid-eddin*. [Sylvestre de Sacy].

¹³ Le *commandement* et la *volonté* sont, dans le style allégorique des Ismaélis et des Druzes, des noms de l'imam, qui est considéré comme une incarnation de ces attributs de la divinité. [Sylvestre de Sacy].

¹⁴ Ces vœux en faveur de Mahomet, de sa famille, des musulmans et des dépositaires de l'autorité, ne doivent point faire illusion sur les vrais sentiments

grâces qui lui sont dues ; louons et glorifions le maître souverain de l'univers.

Achevé avec l'appui et la faveur de Dieu.

[Suite au prochain numéro des *Cahiers*]



UN POÈME FINNOIS¹⁵

La bienvenue Nuit d'hiver

Je salue ton retour, ô nuit d'hiver, crépuscule regretté, ami fidèle et pacifique !

Tu es certainement beau, toi aussi, jour d'été du Nord, soleil qui ne veux jamais disparaître et que célèbrent tous les oiseaux ; toi qui fais éclore les feuilles des arbres et qui dore l'épi, tu es aussi mon ami doux et généreux.

Mais tu es indiscret ; tu es trop familier : tu ne me laisses jamais seul. Tu veux toujours me rappeler ta personne ; tu m'obliges à tout voir sous ton jour : ciel, terre, forêt, rivages, champs et prairies... Tous doivent surgir à ta lumière, comme frappés de la puissance magique. Tu veux soumettre à ton pouvoir, non seulement le jour, mais encore le royaume de la nuit. L'été durant, tu veux que toute la création se prosterne devant toi. L'alouette du ciel doit chanter tes louanges du matin jusqu'au soir, et lorsque ton disque a disparu, le rossignol les continue. Le coucou doit te glorifier les vingt-quatre heures entières, dans la chaleur brûlante du midi, pendant les heures froides de la nuit.

C'est pour cela que tu me fatigues et que je souhaite ton départ.

Et c'est encore pour cela que je salue ton retour, silencieux crépuscule d'hiver, frère jumeau du soleil printanier, ô mon ami paisible, discret.

Tu planes et descends lentement, sans bruit, sur les champs et les plaines ; tu déploies l'ombre de tes ailes invisibles devant ma

des Ismaélis. C'est une suite de la dissimulation que toutes les sectes des partisans d'Ali, et spécialement les Druzes, se croient permises, et dont ils se font même un devoir, en attendant l'époque de la manifestation de l'imam. [Sylvestre de Sacy].

¹⁵ Une littérature est en train de naître au pays de la nuit boréale : – en voici une des rares manifestations.

fenêtre, telle une mère qui tire doucement les rideaux devant le berceau de son enfant et s'en va, mystérieuse sur la pointe des pieds.

Le monde extérieur disparaît alors de mes yeux ; j'oublie ses intérêts, qui dispersent l'âme, et ses aspirations confuses. Rien ne domine ni ne trouble, rien ne me fatigue. Il me semble que j'entends sonner l'heure de la délivrance quand finit le jour d'été, et quand la nuit d'hiver commence. Libérée, la pensée plane et s'envole vers des espaces qui sont siens et l'émotion monte par des chemins nouveaux que rien ne vient barrer. Les formes ne s'imposent plus, mais je me crée moi-même un monde qui correspond à mon âme. Je l'ouvre, je le forme, je le parcours comme un livre. – le livre de la conscience. Je tiens la baguette magique dans ma main et tout ce qui m'entoure n'existe, ne vit que selon mes évocations.

Et je peuple la forêt de mes fantômes, les routes, les sentiers et les plaines de ceux que je connais bien, que personne autre que moi ne peut apercevoir, que nul autre ne peut reconnaître. Je pare les paysages d'une beauté selon mon idéal ; tout est à moi, et sans moi rien n'existe. Le vent qui bruit dans le sapin sous ma fenêtre est à moi ; à moi sont les vagues qui se brisent contre les rocs de la plage ; et quand galope la tempête et quand rugit la forêt c'est encore moi qui vaticine. Ce n'est que pour moi que brille l'étoile, que resplendit la lune et que l'aurore boréale allume son brasier flamboyant. Je me promène dans la nuit, et j'entends le bouleau parler et le sapin murmurer. Il semble qu'ils m'attendent et qu'ils se font signe : « Voici que vient notre ami ! Ne le voyez-vous pas ? Suivez-le, accompagnez-le ! » Je me promène d'arbre en arbre et la jeune pousse devient un sapin géant, l'aulne devient grand comme un chêne, le genévrier élancé comme un pin ; ils sont tous également grands, aussi beaux l'un que l'autre, d'une beauté de rêve. Le marais s'étale devant mes yeux comme une prairie en fleurs, et la chaîne basse des collines se lève haut comme des alpes pour baiser le ciel.

Je prends le chemin de chez moi, où tous sont couchés, où les lumières sont éteintes, hormis à ma fenêtre. Je tire mon rideau contre le jour, mais je le soulève quand tombe la nuit, afin de laisser entrer la ténèbre resplendissante. Il me semble que je regarde dans le miroir d'une mer sans fond ; mais elle ne m'effraie pas. Au contraire, elle infuse de la paix dans mon cœur et l'harmonie des grands abîmes dans mon âme. Et l'immense obscurité devient une caisse sur laquelle résonne mon murmure avec des échos multiples. La pensée la plus fugitive, le sentiment le plus timide, qui fuit la lumière et se cache du soleil, risque de grands voyages vers

l'inconnu, et revient grandi, volontaire, conscient, pour se vêtir de paroles.

Salut, crépuscule d'automne ! Sois bienvenue, magnifique nuit d'hiver, ténèbres du Nord, qui allumez les étoiles du zodiaque, qui soufflez le feu au brasier de l'aurore boréale, qui me détachez des intérêts mesquins du jour et qui me rendez à moi-même ! O mon hôte d'honneur, ô mon confident intime, je te salue en joie sereine et calme ! Avec regret je te vois partir et céder la place à l'aurore du printemps.

Juhani Aho

Traduit du finnois, par IVAN AGUÉLI¹⁶.

LIBRES DESTINATIONS

LA THURINGE

1 - La Wartburg

A l'heure qu'il est, grâce aux soins du grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar, le vieux château se redresse complètement restauré. « Les états du prince à qui j'ai voué mon existence sont petits, mais son cœur est grand, » disait Goethe en parlant de son maître et ami Charles-Auguste. Le mot qui s'appliquait à l'aïeul convient également au petit-fils. Pour rendre à son pays et à l'Allemagne ce monument, l'un des plus précieux de leur histoire, rien ne lui a coûté ; à ses frais, des légions d'hommes ont vécu là des années sur la montagne, taillant la pierre, sculptant le bois. M. Rietgen a dirigé l'architecture ; M. Schwind, de Munich, a peint les fresques, et telle qu'elle exista jadis se montre aujourd'hui cette merveille du moyen âge avec ses terrasses superposées dans le vide, ses pignons à têtes de Gorgone, ses trèfles aux balcons, ses ogives et ses créneaux. La grande salle des chevaliers, naguère délabrée,

¹⁶ [La vie aventureuse de Ivan Aguéli (John Gustav Agelii), né à Sala, en Suède, en 1869, est bien connue des lecteurs de René Guénon, de même que son rôle dans le rattachement de ce dernier à l'ésotérisme islamique. Le Suédois en avait reçu lui-même l'initiation au Caire, et avait pris le nom d'Abdul-Hâdî. Il est mort accidentellement à Barcelone, en 1917. Cf. 'Abdul-Hâdî, *Écrits pour La Gnose*, Archè Milano, 1988. Son œuvre picturale a été réunie récemment dans un musée de sa ville natale].

ouverte aux quatre vents, qui, la pluie et la grêle aidant, faisaient rage, a recouvert son ancien éclat. Sur les murs, témoins de la fameuse *guerre de la Wartbourg* et de tant d'épisodes héroïques, revit et foisonne toute une héraldique ménagerie, grimpent, s'enroulent à l'infini des arabesques d'argent, d'azur et de sinople. La sculpture sur bois a produit ici de vrais chefs-d'œuvre ; depuis Adam Veit et les maîtres de l'école de Nuremberg, je ne crois pas qu'on ait rien inventé de plus feuillu, de plus curieux. C'est l'arche de Noé, la vie sous toutes ses formes, comme dans ces tableaux d'Albert Dürer où l'idée de fécondité universelle se rattache incessamment à l'idée de la Vierge mère, la Cybèle chrétienne. Des ours, des singes et des chats dans les plus amusantes postures, des lions couchés ou passans [*sic*], des aigles éployés, accroupis, jusqu'à des lapins se peignant au soleil, des écureuils rongant leurs noix ! tout cela plein d'audace et de *maestria*, vigoureusement fouillé, moins réel que Barye, mais d'une fantaisie qui n'enlève à la vie aucun semblant ! Les Allemands sont très habiles à ces reproductions du moyen âge. Tout le monde sait ce qui s'est fait à Düsseldorf, à Munich, dans ce genre ; la restauration de la Wartbourg offre une preuve nouvelle de cette rare aptitude à se pénétrer de l'esprit d'une époque. Je reprocherais même parfois à cet archaïsme d'être de l'âge qu'il s'attache à reproduire un peu plus qu'il ne faudrait pour le bien de l'œuvre, de trop souligner le trait, ainsi qu'il arrive à M. Schwind dans ses fresques, de faire du naïf de parti-pris.



Maurice von Schwind, *Fondation légendaire de la Wartburg*, 1854.

Dans les familles qui se perpétuent, il est à remarquer que la nature finit toujours par créer un individu qui réunit en soi les qualités et les défauts de ses ancêtres, et nous apparaît comme le résumé complet de toutes les dispositions bonnes et mauvaises dont on n'avait observé jusqu'alors que des manifestations isolées. La même chose doit pouvoir se dire de certains paysages qui sembleraient à un moment donné avoir trouvé leur expression suprême,

symbolique, dans un édifice, à tel point que, sans cette abbaye, cette tour, ce château, une partie d'elles-mêmes manquerait à ces forêts, à ces montagnes, qu'on croirait s'être associées à l'œuvre de l'homme, tant cette œuvre résume leur grandeur pittoresque et leur poésie. Comment nommer tous ces sommets, reconnaître toutes ces hauteurs splendidement boisées dont à vos pieds les vagues moutonnent au vent du soir ? Du côté de l'histoire, même panorama. De Louis le Salien, fondateur de la Wartbourg¹⁷, sous l'empereur Henri IV, au landgrave Hermann, l'ami de Henri d'Ofterdingen, de sainte Élisabeth à Luther, que de destinées ont commencé là dont la grande histoire garde la trace ! De cette aire tant haut perchée combien de vautours, d'aigles et aussi de colombes ont pris leur vol ! Passons sur les âges barbares, et pour entrer à la Wartbourg attendons la période illustre que la *guerre des chanteurs* inaugure (1206-1207).



La Wartburg aujourd'hui

Hermann, quatrième landgrave de Thuringe, fut de son temps le protecteur éclairé des poètes. A cette physionomie féodale, l'instinct des lettres, les raffinements [*sic*] du bel esprit donnent je ne

¹⁷ La chronique raconte qu'un jour s'étant égaré à la chasse, il s'arrêta au pied de la montagne. Émerveillé par la beauté du site, Louis résolut d'y transporter sa demeure, et s'écria avec un jeu de mots impossible à rendre en français et dans lequel la tradition croit voir une étymologie : « Attends, montagne, je te promets un burg. » (*Warte, Berg, du sollst eine Burg haben*).

sais quel air de ressemblance avec nos Valois, surtout avec Louis d'Orléans, ce frère de Charles VI, premier duc de Valois, qui bâtit le château de Pierrefonds, et par la culture de son esprit, son amour du *gai-sçavoir* et ses magnifiques façons d'en user envers les poètes et jongleurs de son époque, offre en effet bien des analogies avec le grand feudataire de l'empire dont le règne à la Wartbourg devait rester une date pour les arts et les sciences.

Pour attirer à lui les châtelains guerroyeurs de son temps, apprivoiser tous ces burgraves, Hermann eut une cour qu'il tint avec magnificence, en prince chevalier non moins qu'en parfait connaisseur, aimant à se mêler aux travaux des poètes, à fournir à leur improvisation des thèmes qui, variés ensuite de part et d'autre, faisaient l'agrément de ces joutes lyriques auxquelles sa compagne, la duchesse Sophie, et lui présidaient solennellement, la couronne en tête. Ses relations avec la maison de France, son assidu commerce avec l'université de Paris, mettaient ce prince à même d'enrichir d'un élément étranger la culture intellectuelle de son pays. Comme d'autres ont des chambellans, il avait ses *chanteurs* attitrés, ses *minnesinger*, attachés au nombre de six à sa personne, et dont le chef, Henri de Waldeck, son chancelier, avait commencé par traduire l'*Énéide*¹⁸. Walther de Vogelweide, Reymar de Zweiten, Wolfram d'Eschenbach, tous trois de noble race, et deux bourgeois de la ville d'Eisenach, Peter Olf et Henri d'Ofterdingen, composaient cette académie. Au nombre des luttes familières aux commensaux du landgrave il en est une, restée célèbre sous le nom de *guerre de la Wartbourg*, et dont les chroniqueurs et virtuoses de tous les temps se sont complu à reproduire le tableau en le surchargeant de mystiques enluminures sous lesquelles le fond historique a fini par disparaître entièrement¹⁹.

Henri Blaze de Bury.

¹⁸ Il existe à la bibliothèque de Gotha un manuscrit de cette traduction faite d'ailleurs non point sur le texte latin, mais d'après une version italienne, et dans laquelle le naïf auteur a trouvé moyen d'intercaler divers épisodes de la vie de l'empereur Frédéric II. – Voyez Menken's, *Script. rer. Germ.*, t. III.

¹⁹ Aux esprits curieux d'approfondir la matière, je recommande l'édition publiée en Allemagne par Bodmer de la collection Manesse et les intéressantes notices qui l'accompagnent. A ne considérer que ce cercle de la Wartbourg, toutes les tendances lyriques de l'époque y étaient représentées. Dans Henri d'Ofterdingen, le poète roturier d'Eisenach, se personnifiait la tradition germanique pure et simple, le culte des origines nationales, tandis que Wolfram d'Eschenbach, en homme noble dont les voyages avaient de bonne heure émancipé l'imagination, se laissait prendre volontiers aux nouveautés venues de France et d'Angleterre, s'inspirant tour à tour du roi Arthur, de la Table Ronde, du Saint-Graal, et puisant à pleines mains dans la *somme* des autres peuples.

Éditions ARFUYEN



Nicolas de Cues, *La filiation de Dieu*, traduction et présentation par
Jean Devriendt.

La Filiation divine (1445) est l'un des opuscules grâce auxquels le cardinal Nicolas de Cues (1401-1464) assoira sa réputation, à côté d'œuvres majeures comme son traité *De la docte ignorance* (1440) et sa défense des thèses de Maître Eckhart : *Apologie de la docte ignorance* (1449). Nicolas de Cues, né sur les bords de la Moselle, fut un « autre Pic de la Mirandole, sans forfanterie et sans légende », qui lisait le grec, l'hébreu, l'arabe, et possédait, dit-on, « toute la science philosophique et théologique de son temps, l'histoire naturelle, et les mathématiques »²⁰. La traduction du latin de *La Filiation divine*, par Jean Devriendt, quant à elle, est un modèle d'intelligence des thèses de Nicolas de Cues (« Dieu est un principe au-dessus de l'Un et du mode », « La parole intellectuelle est la réception d'une parole inexprimable »), et de maîtrise d'un lexique technique où abondent les termes rares et les néologismes (par exemple le mot *unitritum*, s'appliquant au Principe que J.D traduit par Principe uni-triple : « le Un est l'Unité des Personnes Divines »).

« De quelque manière que tu le veuilles, l'inexprimable ne peut ni être nommé ni être touché.

Donc ni un nom détaché, ni une entité, ni la déité, ni la bonté, ni la vérité, ni même la force, ni quoi que ce soit d'autre ne nomme nullement l'indicible Dieu, mais il exprime le Dieu indicible lui-même, sous divers modes intellectuels. »

« Or, la connaissance parvient au moyen d'une ressemblance, Or, l'intellect puisqu'il est la ressemblance vivante intellectuelle de Dieu, lorsqu'il se connaît, connaît tout en lui comme Un. »

²⁰ « Il dresse une des premières cartes d'Allemagne, s'occupe de la réforme du calendrier, professe la rotation de la terre, a des vues originales sur le calcul infinitésimal et la théorie de l'atome ! Il lit inlassablement et possède une collection de près de trois cents manuscrits du IX^e au XV^e siècle. Il entretient une abondante correspondance, écrit de nombreux traités en latin pour exposer sa philosophie et sa mystique, l'une rejoignant l'autre » (Jeanne Ancelet-Hustache, *Maître Eckhart et la mystique rhénane*, 1980).

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

« Voyage en un désert », Jean Moncelon, Toulouse, 2009

Documents d'Orient et d'Occident

Charles Schmidt, « les Amis de Dieu », extrait du *Précis de l'histoire de l'Église pendant le Moyen Age*, 1885.

« Amis de Dieu », Chapitre XXXVI des *Institutions* de frère Jean Tauler [1835].

EXTRAITS d'un Livre qui contient la doctrine des Ismaélis, faisant suite à la *Notice sur les Nosairis et les Ismaélis*. Par M. ROUSSEAU, Consul général de France à Alep, *Annales des voyages*, XVIII, 1812.

Juhani Aho, « La bienvenue Nuit d'hiver », traduit du finnois par Ivan Aguéli, *La Revue blanche*, XXII, 1900.

Libres destinations

Henri Blaze de Bury, « La Thuringe », *Revue des Deux Mondes*, 1^e juin 1866 : 1 - La Wartburg.

Compte-rendu

Nicolas de Cues, *La filiation de Dieu*, traduction et présentation par Jean Devriendt.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2009